**ETIENNE FOURNOL « TCHÈQUE HONORAIRE »
DE SAINT-AFFRIQUE AU « ROBOT »,
L'ITINÉRAIRE D'UN INTERCESSEUR OUBLIÉ**

LAURENT MERCIER

Dans les relations qui se sont tissées au fil de l'histoire entre la France et les pays slaves il se trouve que plusieurs acteurs étaient originaires de notre Midi ; le plus célèbre (ou le moins méconnu) a été certes le Nîmois Ernest Denis, mais d'autres artisans de ces relations venaient aussi de l'actuelle région Midi-Pyrénées. Mais, je dois l'avouer, plus d'un article serait nécessaire pour faire sur chacun une mise au point qui ne laisse pas le lecteur sur sa faim. Je ne citerai donc, pour l'instant, que les Toulousains Louis Leger (beaucoup de revues et d'ouvrages de l'entre-deux-guerres orthographient son nom avec un accent aigu qu'il récusait) père des études slaves contemporaines et premier grand découvreur des Tchèques (1843-1923), et le comte Begouen, journaliste (directeur dans les années trente du *Télégramme de Toulouse*) qui a œuvré comme journaliste dans les années 1880 puis agent de liaisons auprès du Conseil national tchèque pendant la guerre (cf. *Souvenirs de voyage en Tchécoslovaquie* 1879-1932, Editions du Sud-Ouest, 1937, d'après un entretien radiodiffusé sur Radio-Toulouse). Bien plus connu, mais pour d'autres raisons, est le Montalbanais An-

toine Bourdelle, qui a mis sa vigoureuse personnalité et son talent, ainsi que son immense notoriété de sculpteur « quasi-officiel » de la III^e République au service de l'indépendance tchécoslovaque, après avoir, sur les pas de Rodin, découvert en 1909 la Bohême et ses artistes. Chacun mériterait au moins un article, et ils ne sont pas les moindres parmi les figures qui jalonnent l'histoire politique et culturelle de la « Tchécoslovaquie des Français ».

Loin de moi l'idée d'établir une prédestination ou de fournir quelques explication hasardeuse à cette présence relativement importante des Occitans dans la problématique franco-tchécoslovaque. Le protestantisme, en ce qui concerne nos Toulousains, n'est pas de mise. Le régionalisme paraît peu fondé : Louis Leger évoque rarement ses origines, et tôt « monté » à Paris ne fait pas étalage de sa méridionalité. La référence régionale est absente de son discours (jusqu'à plus ample informé) et est sans relation avec son engagement en faveur des Slaves. Begouen, resté à Toulouse où il a accompli le plus clair de sa carrière, n'a guère de point commun avec les autres tchécofiles : notable et conservateur, sa place est marginale dans cette sphère marquée par le radicalisme ou le socialisme, et sa participation aux activités franco-tchécoslovaques reste occasionnelle. Pour Bourdelle, la conviction politique, beaucoup plus orientée à gauche, est plus universaliste qu'enracinée dans un terroir, même s'il a su rester fidèle à sa « petite patrie » à travers son œuvre monumentale (ainsi, en 1909, une belle série de photographies du Monument des combattants de Tarn-et-Garonne, sur les bords du Tarn, a-t-elle été l'occasion de faire connaître sa ville natale au public tchèque des lecteurs de la revue d'arts plastiques *Volné Smèry*).

Même si l'on peut s'interroger sur le nombre relativement important des amis de la Tchécoslovaquie dans notre région, et plus généralement au sud de la Loire, on y trouve aussi une certaine hétérogénéité qui dément tout tropisme protestant ou radical-socialiste. Quant à d'éventuelles traces d'occitanisme, il serait hasardeux de les chercher plus avant, du moins au niveau conscient. Les « tchécofiles » du Sud-Ouest, comme ceux d'Alsace ou d'ailleurs, sont tous empreints d'un inébranlable patriotisme français — la plupart du temps républicain, certes, mais avant tout national — inséparable de leur engagement en faveur des Slaves, amis de la Grande Nation et ennemis du germanisme...

C'est cette caractéristique qui anime le personnage dont je vais essayer d'esquisser, sinon le portrait, du moins le parcours : Etienne Fournol, notable saint-affricain, député de l'Aveyron, dont la vie se confond exactement avec celle de la III^e République, puisqu'il est né en 1871 et s'est éteint en avril 1940. Fournol, bien oublié aujourd'hui, sinon des habitants de l'Aveyron, qui, à Rodez, peuvent circuler sur une avenue portant son nom, et qui dans sa ville natale est honoré sous son second prénom (Maurice) n'a pas été comme Leger ou Denis, un fondateur. Il est arrivé trop tard pour jouer un rôle de pionnier ou de découvreur. Il n'a pas non plus de titre universitaire éminent, malgré son incontestable culture historique et philosophique. Il n'est pas de ces politiques « de premier niveau » qui, comme Albert Thomas, Edouard Herriot ou, dans une moindre mesure, Léon Blum ont contribué à populariser la cause tchèque à la faveur de leur notoriété. C'est un notable à la fois classique par ses origines familiales, son cursus et sa carrière, mais aussi atypique par son goût pour les cultures étrangères (chose toujours rare dans la France politicienne d'alors, et encore plus rare chez ceux qui ont, comme Fournol, suivi la voie habituelle du Droit, et non, comme Thomas, Herriot ou Blum, celle des « Humanités », évidemment couronnées par l'Ecole normale supérieure) qui se distingue en militant, au sein de la sphère parlementaire, des cabinets ministériels, et enfin de la presse, par une activité incessante de promotion et de soutien en faveur des partisans de l'indépendance tchécoslovaque.

Fournol, retombé dans l'obscurité depuis 1940, se retrouve partout, entre 1913 et 1936 (date où il disparaît définitivement des colonnes de la revue *L'Europe centrale*, vraisemblablement pour raisons de santé) où il est question de Pays tchèques, puis de la Tchécoslovaquie et en particulier, de son président, Thomas Masaryk. L'un de ses nombreux « états de service » est d'avoir fait connaître, ou tenté de faire connaître en France un proche de Masaryk, l'écrivain et moraliste Karel Čapek, l'homme par qui le vocable *robot* (en tchèque « travail »), désignant des machines humanoïdes en révolte contre leurs maîtres, a conquis l'Occident. Enfin, il ne faut pas négliger le rôle pédagogique de Fournol, commentateur caustique et très bien informé de la vie politique française et de ses méandres à l'adresse du public tchécoslovaque, à travers sa chronique « Nouvelles de Paris » dans la revue *L'Europe centrale*, entre 1923-1936.

Etienne Fournol, précurseur des « lobbyistes », polygraphe, organisateur et animateur omniprésent dans toutes les créations institutionnelles franco-tchécoslovaques, interlocuteur privilégié des masarykiens et exégète, à l'occasion de la pensée du Président-Libérateur : voilà qui suffit pour que l'on redécouvre ce que je nommerai un « intercesseur » extrêmement important, par son rôle et sa durée. L'importance de Fournol ne se réduit pas à son rôle institutionnel, souvent, d'ailleurs, exercé en coulisses ou partagé avec d'autres (ainsi de 1920 à sa mort il siège au sein du conseil d'administration de l'Institut d'études slaves) mais se mesure aussi à sa signification et à son exemplarité, car il est, par l'idéologie humaniste qu'il professe, un archétype de la tchécosophilie française de l'époque, tout en gardant, nous le verrons une certaine originalité, dont sa fréquentation de la pensée de Masaryk n'est pas des moindres, dans un milieu et un pays où, pour de multiples raisons, on préférerait, en matière de Tchécoslovaquie, se référer au plus familier et intelligible Beneš, que l'on pourrait considérer — et que l'on me pardonne l'expression réductrice — comme « le plus français des Tchèques ».

On dispose de peu de sources sur Etienne Fournol, du moins en ce qui concerne sa biographie. Une exploration des archives départementales, locales et familiales sera nécessaire, et je l'espère, fructueuse, pour l'établissement d'une biographie plus détaillée. (Je remercie dès à présent les services de la mairie de Saint-Affrique et des Archives départementales de l'Aveyron, en particulier MM. Brousse et Motet). J'ai, pour l'instant, procédé à un premier rassemblement de ce qui était nécessaire pour une approche du personnage dans le cadre plus global de mon travail sur la perception française de la Tchécoslovaquie. Les circonstances présentes ne m'ont pas donné le temps d'aller plus avant dans cette recherche, notamment sur le détail de la formation et les origines de l'engagement de Fournol en faveur des relations entre la France et certains pays étrangers en général, et les Tchèques en particulier. Néanmoins, pour une première approche, deux notices biographiques sont assez éclairantes, et fournissent une base solide que j'ai enrichie par le recoupement de diverses notations, éparses dans le corpus des revues franco-tchécoslovaques. Il s'agit du *Dictionnaire biographique des Parlementaires* de Jolly (dont les articles concernant Etienne-Maurice Fournol et son oncle Etienne-Victor Paul, rédigés par M. Marcot, sont succincts mais assez denses pour

fournir d'utiles précisions), venant compléter l'indispensable nécrologie de la *Revue des études slaves*, par André Mazon¹ qui relate quasi-exclusivement, mais avec plus de précision, les activités du Rouergat au service de la cause slaviste et franco-tchécoslovaque.

Il est à signaler que pour beaucoup de ces personnages, pourtant si prolixes, et à la plume si alerte, les archives personnelles sont particulièrement peu loquaces ; de plus, le contexte dans lequel est mort Fournol, à la veille de la débâcle, alors que les grandes heures de la tchécosophie française sont révolues depuis la catastrophe de Munich, n'a pas contribué à la floraison des nécrologies.

Il est cependant étrange que le dernier numéro, en mai 1940, de *L'Europe centrale*, alors publiée par les Tchécoslovaques en exil et leurs amis français, n'ait pas rendu hommage à celui qui avait pendant de longues années collaboré à cette publication. En tout cas, c'est là, pour l'instant, l'essentiel de ce que l'on peut savoir sur ce polygraphe, lui même plus que généreux. Quelques éloges, notamment à propos de la création des lycées franco-tchécoslovaques ou des critiques de ses ouvrages par Louis Eisenmann (Sur *De la succession d'Autriche* dans *Le Monde slave* de 1918, sur *Les nations romantiques* dans celui de 1931) un compte rendu de séance de l'Institut d'études slaves, viennent, toujours succinctement, apporter d'utiles éclairages sur les multiples activités et centres d'intérêts d'un « honnête homme » venu tout droit de l'autre siècle, tout en révélant une étonnante modernité.

Il nous reste, et on l'aura déjà compris, l'essentiel, c'est-à-dire l'œuvre écrite de cet auteur et « publiciste » très productif, qui nous permet de nous faire une idée de l'homme, et de son idéologie, ainsi que de l'environnement politique et culturel de la tchécosophie française à son apogée, de la Première Guerre mondiale à la veille de Munich. Nous verrons que cette œuvre ne se limite pas à des articles de teneur politique écrits pour l'édification du public cultivé de Prague sur les secrets de la III^e République. Fournol se penche à peu près sur tout : politique, philosophie, histoire, théâtre, avec bien sûr Karel Čapka, opéra, avec la représentation de la *Fiancée vendue* de Smetana, et s'efforce de transmettre dans les deux sens ses connaissances sur l'un et l'autre pays.

1. Tome jubilaire, 27, 1946, pp. 91 et sq.

Outre ses chroniques dans *L'Europe centrale*, il a collaboré épisodiquement au *Temps*, à la *Revue bleue* ainsi, plus localement qu'au *Journal de l'Aveyron*. Il a aussi laissé quelques livres, à commencer par une thèse de Droit sur Bodin (*Bodin, prédécesseur de Montesquieu : étude sur quelques théories politiques de la République et de l'Esprit des lois*, Paris, Rousseau, 1896), puis des ouvrages consacrés à l'Europe centrale : *De la succession d'Autriche : essai sur le régime autrichien avant, pendant et après la guerre* (Paris, Berger-Levrault, 1918), recueil d'articles publiés sur la question depuis les années 1910, *Les volets du dyptique* (Paris, Berger-Levrault, 1920), sur la question russe, la Révolution de 1917 et le regard de l'Occident, *Sur les chemins qui mènent à Rome* (Paris, Bossard, 1920), essai sur la politique française à l'égard du Saint-Siège, *Les problèmes politiques de l'Europe centrale* (in *Les problèmes de l'Europe centrale*, Paris, Alcan, 1923), *Nations romantiques* (Paris, Portiques, 1931) consacré aux pays d'Europe centrale. N'oublions pas la préface à l'édition française des *Entretiens avec le président Masaryk*, recueillis par le dramaturge et romancier Karel Čapek (traduction Madeleine-Vokoum Davis, Paris, Stock, 1936), ni, enfin, dans un autre registre, les *Pages rouergates*, publiées en 1913, car Fournol, contrairement à ses compatriotes cités plus haut, demeure, et pas seulement en tant qu' élu, profondément enraciné dans sa région.

Si les origines de son engagement restent pour l'instant nimbées d'une obscurité qu'il partage, d'ailleurs, avec bien d'autres amis de la Tchécoslovaquie, on peut brièvement retracer le parcours de ce notable provincial, qui suit une carrière à la fois politique et administrative le conduisant jusque dans les coulisses du pouvoir. Né le 16 juin 1871, alors qu'à Paris les feux de la Commune sont à peine éteints, Etienne-Maurice Fournol est marqué par l'époque... et une certaine hérédité. De son père, l'Histoire ne dit mot, mais il est surtout le neveu d'un notable républicain de Saint-Affrique, Etienne-Victor-Paul Fournol, né en 1842, « propriétaire foncier, très soucieux des problèmes agricoles », et à l'époque « président du Comice agricole de l'arrondissement de Saint-Affrique » (alors sous-préfecture)² élu conseiller d'arrondissement en 1869 par les Républicains contre le candidat officiel, sous-préfet par intérim pendant la guerre. L'oncle, qui connaît une éclipse à l'époque de

2. M. Parcot, d'après Jolly *Coll. Encycl. des notabilités du XIX^e siècle*, II, 426.

l'Ordre moral, réapparaît après le 16 mai, période à laquelle il anime la campagne pour la République. Lors du triomphe de celle-ci, en 1880, il devient conseiller général, puis maire de Saint-Jean d'Alcapiès (près de Roquefort) et enfin, en 1893, député, réélu facilement en 1898. Il meurt en 1902, mais à cette date, il a mis « le pied à l'étrier » à son neveu, Etienne-Maurice, qui va bientôt prendre la relève parlementaire, mais qui est déjà détenteur d'un « cursus honorum » prometteur.

En effet, après un passage au Lycée Lakanal, il a fait des études de droit qui le mènent à soutenir en 1898 la thèse de doctorat que l'on sait. Il embrasse une carrière administrative, à des postes techniques mais rapidement élevés, et se retrouve, au tournant du siècle, administrateur, puis directeur au ministère des Travaux publics, chef de cabinet du ministre Emile Marnéjols (un compatriote ?), dans le ministère Combes. Le 4 décembre 1902 il succède à son oncle au Conseil général de l'Aveyron, puis tente d'accéder à la députation, d'abord sans succès, puis victorieusement en 1909, à l'occasion d'une élection partielle ainsi qu'aux élections générales de 1910. Battu en 1914, face à Joseph de Castelnau, il conteste le résultat, mais la guerre l'appelle à d'autres destinées. On le retrouve à nouveau dans les palais nationaux, plus précisément au ministère des Affaires étrangères, auprès du « grand » Delcassé qui a repris du service. Là, la carrière d'Etienne Fournol va prendre une autre dimension.

Mais cet itinéraire somme toute classique d'un « héritier » de bonne famille, fût-elle républicaine, a déjà connu des inflexions originales dont il nous faut faire état, avant d'envisager les années « tchèques » de la biographie de Fournol. Rencontres, lectures, on en sait, mais toujours est-il que le notable grandi en politique, avec, comme son oncle un intérêt soutenu pour sa région et les problèmes de l'agriculture, possède aussi une vaste culture qui dépasse le simple cadre juridique pour s'étendre à la philosophie et à l'histoire, et il commence à se passionner pour des pays lointains de préférence nordiques ou slaves.

Ces derniers, ignorés de la génération précédente, ont connu un début de notoriété grâce aux travaux de Louis Leger, puis d'Ernest Denis. N'oublions pas non plus, en ce qui concerne la Russie, le succès des ouvrages de Melchior de Vogüé. L'enseignement de l'Ecole libre des sciences politiques, d'optique résolument moderne

et ouverte sur la connaissance du monde contemporain, n'est pas non plus étranger à cette prise de conscience, qui, pour être encore le fait de quelques érudits et journalistes militants (René Henry, Auguste Gauvain, André Chéradame) gagne peu à peu du terrain. Le contexte politique international est aussi porteur d'interrogations et parfois d'engouement pour ces terres d'au-delà de l'Allemagne, dont on se plaît à imaginer le rôle qu'elles pourraient jouer, le jour venu, pour prendre celle-ci à revers³. L'alliance russe de 1893 a dynamisé les études russes et slaves en général, bien qu'au sein de celles-ci, les Tchèques ne prennent qu'une part encore modeste. Louis Leger ne déplore-t-il pas, encore au début de ce siècle, l'ignorance de ses compatriotes à l'égard de la Bohême ?⁴

En tous cas cette ignorance, encore épaisse et massive dans l'opinion publique, recule peu à peu au sein des élites cultivées. Etienne Fournol a-t-il fréquenté quelques-uns de ces pionniers, a-t-il suivi des cours, des conférences, lu des ouvrages de Leger ou de Denis (qui achève en 1903 son cycle sur la Bohême) ? Toujours est-il qu'il se fait connaître, dès les années 1910, non seulement comme un spécialiste de ces contrées, mais comme un de ceux qui mettent à l'ordre du jour la « Question d'Autriche » dans des termes d'une radicalité assez nouvelle.

Le nom de Fournol apparaît pour la première fois en 1913, dans une charge de René Gonnard, professeur à la faculté de Droit de Lyon et défenseur modéré de l'Autriche-Hongrie. Dans *Une dangereuse utopie, le partage de l'Autriche*, il s'en prend à Henri Jarray, René Pinon, Georges Blondel, et Etienne Fournol, considérés comme de « dangereux utopistes » parce qu'ils s'attaquent à l'Autriche, dernier rempart contre les prétentions de Berlin en Europe centrale, face auxquelles d'éventuels Etats successeurs, faibles et divisés s'effondreraient comme châteaux de cartes.⁵ Rares sont alors ceux qui pensent, comme ce groupe, que l'Autriche doit disparaître, faute de s'être réformée suffisamment. La thèse officielle, ou du moins, celle qui prévaut, est celle d'un possible retournement d'alliance de l'Autriche, qui, une fois débarrassée de l'influence allemande, deviendrait une alliée naturelle des puissances

3. Cf. I. Vlcek, *La France et les pays tchèques 1871-1914.*, thèse, Institut européen de Strasbourg, 1971.

4. Cf. L. Leger, *Souvenirs d'un slavophile et La renaissance tchèque au XIX^e siècle.*

5. Vlcek, *op. cit.*, p. 281.

occidentales. Ce calcul n'est pas seulement le fait de partisans réactionnaires des Habsbourg. Même des amis des Tchèques le partagent longtemps, faisant leur la déclaration de Palacky : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer »...

Beaucoup, en Bohême et parmi les partisans français des nationalistes tchèques, pensent qu'en instaurant un gouvernement équitable, en donnant aux Slaves de l'Empire la place qui leur revient, c'est-à-dire en passant du « dualisme » austro-hongrois, au « trialisme » germano-magyar-slave, on peut changer l'orientation politique de la monarchie, et par là même le rapport des forces en Europe. Mais le radicalisme de Fournol part d'un autre constat : depuis 1867 et l'instauration du Compromis austro-hongrois, l'Autriche n'a réglé aucun de ses problèmes et s'est enfoncée toujours plus dans un système de domination germano-magyar qui ne profite qu'à Budapest et à Berlin. L'annexion de la Bosnie en 1908, signe d'un retour de la politique de force à Vienne et d'une inféodation de plus en plus marquée à l'égard de Berlin, fait tomber une partie des illusions des « réformistes » de la monarchie et renforce le camp, jusque là très marginal, des jusqu'au-boutistes. C'est à cette époque décisive que Fournol entre « en tchéophilie », pour n'en plus jamais sortir. Dans *Les problèmes politiques de l'Europe centrale*, il s'explique sur cette attitude, qui ne cessera d'être critiquée jusqu'à la catastrophe de Munich : « Le vieil empire a succombé à une certaine difficulté de vivre que Fontenelle éprouvait avec tant de surprise un siècle environ après sa naissance ». D'après Eisenmann, Fournol fait aussi grand cas — et même un peu trop — du pangermanisme des Allemands d'Autriche. (« Parmi les livres et les revues », *Le Monde slave*, avril 1918.) Mais les faits, la guerre et la mainmise de l'état-major allemand sur Vienne viennent renforcer ces opinions. La fatalité de la chute de la double monarchie ne fera jamais, pour lui, aucun doute, quelles que soient les difficultés consécutives à cet effondrement.

Si l'on retrouve Fournol au cabinet de Delcassé, l'un des artisans de la Triple-entente, ce n'est pas par hasard. Outre ses compétences en matière d'Europe centrale, il se range alors parmi les « durs », ceux à qui la haine farouche de l'Allemagne « prussianisée » ne fait pas oublier des objectifs périphériques tels que la punition des Habsbourg, considérés comme responsables de la guerre, et la libération des peuples slaves de leur « prison ».

Fournol, en raison de son activité, ne peut être indifférent à ce qui se déroule alors au sein de la colonie tchèque de Paris. Sous la direction de ses responsables, et suite aux exhortations d'Ernest Denis, celle-ci envoie trois cents hommes sur le front, formant, sous les couleurs de la Légion étrangère, la Compagnie Nazdar (« En avant »). Or, avant de partir pour l'entraînement au camp de Bayonne, les volontaires tchèques sont harangués par le ministre des Affaires étrangères, qui promet, déjà, la destruction de l'Autriche : « La guerre, provoquée par les Allemands, est dirigée contre la France et contre les Slaves. Regardons les rangs des Sokols tchèques qui offrent leur vie pour la défense de la France. J'ai compris que la question tchèque doit être admise dans les buts des alliés. En cas de notre victoire, l'Autriche-Hongrie doit disparaître de la carte de l'Europe »⁶.

Fournol est-il pour quelque chose dans ce discours, si prometteur pour les Tchèques, désormais acquis à l'indépendantisme ? (discours d'ailleurs quelque peu prématuré, car les positions des gouvernements français successifs sur l'opportunité de démanteler l'Autriche seront sujettes à fluctuations jusqu'à la fin de 1917). Toujours est-il que c'est lui, qui, au ministère, est chargé des relations avec les personnalités de la colonie tchèque.

A ce titre, il reçoit les délégations. En février 1915, au nom de son ministre, il admoneste les Tchèques, dont le nouveau responsable, le professeur Masaryk, n'a pas daigné se présenter, lors de sa première visite à Paris, devant le ministre des Affaires étrangères de la France ! « Les Tchèques de Paris, par l'intermédiaire de Louis Martin (sénateur du Var, ami des premiers indépendantistes tchèques de Paris, avant la venue de Benes et de Masaryk) ont une audience avec Etienne Fournol, chef du cabinet du ministre au Quai d'Orsay, qui ne dissimule pas le mécontentement croissant de M. Delcassé devant l'obstination de Masaryk. M. Fournol ajoute : "La France ne mérite pas cette attitude. [...] Mais le ministre désire qu'un représentant compétent des milieux politiques de Prague lui exprime ses idées et ses projets et *sanctionne* votre révolte contre l'Autriche. Nous attendons avec impatience une déclaration dans ce sens" »⁷ (Masaryk s'est justifié plus tard, arguant notamment de

6. M. Levée, *Les précurseurs de l'indépendance tchécoslovaque à Paris*, Paris, Payot, 1936, p. 44.

7. *Ibid*, p. 134.

l'imminence du traité de Londres, promettant la Dalmatie aux Italiens, et de ses scrupules à l'égard de ses amis yougoslaves, qu'une rencontre avec le négociateur d'un tel traité aurait froissé. Une explication plus plausible peut être avancée : Masaryk et Beneš, très méfiants à l'égard des pratiques voyantes et trop officielles de certains exilés politiques ou des colonies tchèques à l'étranger, prônent une approche prudente et très progressive des milieux gouvernementaux alliés. Mais beaucoup ont voulu y voir une manifestation supplémentaire de la traditionnelle méfiance de Masaryk, proche des Anglo-saxons, à l'égard de la France.)

La rencontre avec le nouveau chef des nationalistes tchèques, ainsi critiqué par celui-là même qui deviendra l'un de ses plus ardents propagandistes en France, n'est que partie remise. En octobre 1915, Masaryk envoie Edvard Beneš en France, et y fait lui-même plusieurs séjours jusqu'en 1918. A cette heure Delcassé n'est plus aux affaires, il a été remplacé par Briand, qui, contre toute attente, va se montrer un interlocuteur très favorable pour les Tchécoslovaques. Mais Fournol déploie alors son activité au niveau parlementaire et dans la propagande écrite. Il se retrouve, avec Franklin-Bouillon à l'origine de l'Union parlementaire interalliée, organisme de concertation entre les élus nationaux des puissances de l'Entente, et rédige les articles de teneur anti-autrichienne qui figurent dans le recueil *De la succession d'Autriche*.

« La première partie, qui nous offre une analyse pénétrante de la politique du Deutschtum, avait été écrite en 1913, entre les guerres balkaniques et... 1914. La seconde, qui se ramenait à une enquête solide et impartiale sur le "sentiment national" plutôt que sur la politique des Tchèques, des Polonais et des Yougoslaves, se rapportait aux années 1916-1917 »⁸.

« La plupart des prophéties d'avant-guerre sur l'Autriche-Hongrie se sont révélées téméraires : mais il faut faire honneur à M. Fournol d'une rare clairvoyance, d'une finesse pénétrante et d'un sens extrêmement aigu de la réalité et de ses contingences »⁹.

L'œuvre de Fournol pendant la guerre est difficile à cerner avec précision, mais on peut donner quelques repères ; il est parmi les propagandistes, qui, avec Denis, Leger, Auguste Gauvain, Chéradame et la jeune Louise Weiss ne cessent, au fil des ouvrages, des articles, des conférences, des réunions entre universitaires et poli-

8. A. Mazon, *op. cit.*, p. 281.

9. L. Eisenmann, « A travers les livres et les revues », 14, *Le Monde slave*, Avril 1918.

tiques, tchèques et français, d'exposer le bien-fondé des revendications du conseil national des pays tchèques, dirigé par Masaryk, Beneš et le Slovaque Milan Stefanik. Le chemin de Fournol croise ceux de tous ces protagonistes. Ainsi met-il son entregent et ses talents d'organisateur au service de la propagande culturelle, une des spécificités de la lutte menée par les Tchèques. Il met sur pied en 1916 les « Conférences slaves » de la Sorbonne, où Masaryk prend la parole devant les comités de l'université française.

Dans ce dispositif, l'Union parlementaire Interalliée est un appoint précieux, d'une part parce que la cause tchécoslovaque est moins connue à la Chambre et au Sénat que, par exemple dans les ministères — notamment le Quai d'Orsay, où officie Berthelot, ami fidèle des Tchèques, et le ministère de l'Armement, où œuvre Albert Thomas, ami personnel de Beneš. L'Union est une des chevilles ouvrières du Congrès des nationalités opprimées, qui se déroule à Rome en avril 1918; réunissant les délégués des différentes nationalités de l'Empire austro-hongrois. De même, au sein du Comité national d'études sociales et politiques, sorte d'aréopage de la science et de la culture françaises destiné, pendant le conflit, à éclairer les dirigeants, et comptant de grandes figures favorables aux Tchèques, (Denis, Gauvain, Aulard, le géographe toulousain Jean Brunhes) Fournol noue des contacts qui vont fructifier après la guerre, où son activité va se déployer sur plusieurs terrains et où il va donner libre cours à sa plume à la fois rigoureuse, idéaliste et caustique.

Le 28 octobre 1918 la Tchécoslovaquie accède à l'indépendance sur les ruines de l'Empire austro-hongrois. C'était le but des dirigeants du Conseil national et de ses amis français, c'était le souhait, depuis l'avant-guerre, d'Etienne Fournol. L'aventure ne s'arrête pas là, bien au contraire, car les amis de Prague sont maintenant des ouvriers de la nouvelle république et de la consolidation de ses liens avec la France. Le chemin accompli ouvre en effet des perspectives à l'influence française dans une Europe centrale d'où elle avait quasiment disparu, ce qui ne peut qu'intéresser les pouvoirs publics que les Denis, Eisenmann, Gauvain, Fournol continuent sans relâche à sensibiliser. A l'inverse, les Tchèques, Beneš ayant en cela convaincu Masaryk, se tournent prioritairement vers la France, non seulement pour assurer sa protection, mais pour apporter à la nouvelle Tchécoslovaquie un

soutien économique et culturel. La présence et l'influence françaises sont considérées comme le meilleur antidote à trois siècles de culture autrichienne et à une pénétration allemande qui s'était fait sentir de plus en plus fortement depuis le milieu du siècle précédent.

C'est l'époque où la tchécoslavie, naguère animée par des francs-tireurs quelque peu imbus de leur solitude de pionniers, s'institutionnalise, passant sous la tutelle bienveillante de l'université et des ministères des Affaires étrangères des deux pays. Denis, à la veille de sa disparition, effectue à Prague une visite triomphale, et à sa mort, en janvier 1921, c'est Louis Eisenmann qui recueille un héritage qu'il gère avec rigueur, en gardien du temple, jusqu'à sa disparition en 1936. Les deux éléments constitutifs de ces relations intellectuelles sont l'Institut d'études slaves fondé à l'initiative d'Ernest Denis, inauguré solennellement lors de la visite du président Masaryk en décembre 1923, et sa filiale tchécoslovaque, l'Institut Ernest Denis, plus couramment désigné comme Institut français de Prague. Les sections tchécoslovaques des lycées français (Dijon, puis Saint-Germain-en-Laye) ainsi que le Lycée français de Prague complètent ce dispositif culturel par l'instauration de « pépinières » scolaires.

Etienne Fournol est de toutes ces expériences, que ce soit dans leur mise sur pied ou dans leur suivi. On le voit assister, en tant que député, à l'inauguration de l'Institut d'études slaves, dont il devient « l'une de ses forces et son bon génie »¹⁰. Partie prenante de l'organigramme de l'Institut, il en est co-administrateur et vice-président de 1923 à sa mort. On peut retrouver trace de quelques-unes de ses interventions dans les archives de l'Institut ; ainsi l'une des réunions le voit-elle intervenir en faveur des relations avec l'URSS et contre l'exclusivité réclamée par les Russes de l'émigration. (Les Russes émigrés proposaient de faire vingt-cinq conférences par an : « M. Fournol a demandé que ce chiffre soit réduit au moins de moitié ». Il est en cela moins catégorique que Paul Boyer, alors directeur de l'École des langues orientales, ancêtre de l'INALCO : « M. Boyer est d'avis que la science russe est restée en Russie et que les Russes émigrés n'ont pas le droit de parler au

10. A. Mazon, *op. cit.*, p. 280.

nom de la science russe »¹¹. En 1924 lorsque reparait le *Monde slave*, revue fondée pendant la guerre par Denis et Robert de Caix, mais qui n'avait pas survécu à l'effondrement russe (provoquant la suspicion sur tout ce qui se réclamait du slavisme) et aux pénuries de papier, Fournol est l'un des artisans de cette résurrection. Il anime le comité de rédaction avec Eisenmann, Gauvain, Jules Legras et Henri Moysset et rédige, de 1924 à 1937, quelques articles de fond.¹²

Fournol participe aussi à la création des sections tchécoslovaques des lycées français. C'est au printemps 1920 qu'est prise cette initiative, sur les propositions simultanées d'Ernest Denis au gouvernement de Prague et du haut fonctionnaire tchécoslovaque Spisek, indépendamment de la création des instituts, qui n'ont pas de lien organique avec ces établissements. Il y avait des précédents depuis 1918 (des pays nordiques dans les lycées normands), mais l'expérience tchécoslovaque est d'une portée particulière, puisqu'elle met en jeu un pays neuf et issu de la victoire. On doit signaler que Fournol, ami des dits pays nordiques, n'est peut être pas étranger à la transposition de cette initiative dans le contexte franco-tchécoslovaque. En tous cas on le retrouve parmi les organisateurs de cette préfiguration des échanges scolaires et universitaires d'aujourd'hui. Un article de l'*Europe centrale* en témoigne :

« C'est notre collaborateur, M. Etienne Fournol, qui lança l'idée dans la conférence qu'il vint faire à Prague au mois de juin 1920, qui recruta les premiers concours, et pratiqua les premières désignations »¹³.

Ce n'est pas, on s'en doute, à l'Aveyron lointaine qu'échoit l'honneur de recevoir les premiers élèves tchécoslovaques, mais au Lycée Carnot de Dijon, situé à la fois non loin de Paris et des frontières de l'Est, et patrie d'une importante personnalité pro-slave de l'avant- et de l'après-guerre, Jules Legras.

Qu'à cela ne tienne : on retrouve Fournol « un peu partout » — au quai d'Orsay, à l'Assemblée, à l'Institut d'études slaves, dans le

11. Compte rendu de séance du bureau de l'IES, 5 février 1929, i, Y. Millet « L'IES et la Tchécoslovaquie », in *Munich 1938, mythes et réalités*, Revue des études slaves, 52, 1979, p. 24.

12. « Vestiges et fondations dans l'Europe centrale », novembre 1924 ; « La Pologne et le germanisme », février 1927 ; « Mort de Masaryk », septembre 1937, cités par A. Mazon, *op. cit.*, p. 285.

13. *L'Europe centrale*, 52 décembre 1926.

comité de rédaction de l'*Europe centrale*, à la Présidence du comité d'études sur l'Europe centrale (qu'il fonde et auquel participe Jacques Ancel) — siégeant, discourant, rédigeant, organisant, décidant assez souvent. Il nous faut ajouter à ses activités « tchécoslovaques » sa participation éminente aux associations franco-danoise et franco-norvégienne, qu'il a contribué à fonder pendant la guerre avec son ami le très influent Honnorat (par ailleurs fondateur de la Cité universitaire internationale).

Il figure entre autres parmi les artisans de l'un des plus importants événements culturels franco-tchécoslovaques, la représentation de la *Fiancée vendue* de Smetana, à l'Opéra comique, pour célébrer les dix ans de l'indépendance. La représentation a été projetée et élaborée de longue date, Etienne Fournol (qui est aussi mélomane et qui semble avoir fréquenté assidûment les salles de concert) usant de son influence auprès des autorités « culturelles » et lyriques de l'époque, pour imposer une représentation que celles-ci semblent peu pressées de donner. Il est vrai que la musique tchèque n'est guère connue en France, mais justement, Smetana, valeur sûre, musicien « accessible », semble, d'après Fournol, plus à même de satisfaire les goûts d'un large public ; davantage en tous cas que Dvůřák, qui apparaît à l'époque comme moins prisé des critiques, et à plus forte raison, que les contemporains tels que Janáček, alors à peine découvert, ou Martinů, qui commence sa carrière.

Il se plaint dès 1924 des réticences et des lenteurs qui retardent la représentation.

« Le chef d'œuvre de Smetana pose une question mystérieuse : celle de sa représentation à l'Opéra comique de Paris. Il en fut question dès l'origine. Après cinquante années aucune force au monde n'a pu vaincre le sortilège qui lui en défend l'entrée. Moi-même pour une modeste part, un jour que j'avais été choisi pour honorer les hommes d'Etat tchécoslovaques dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, je me suis haussé jusqu'à m'adresser à la troupe de l'Opéra comique : en vain »¹⁴.

Il faudra donc encore attendre quatre ans, mais Fournol n'est pas de ceux qui renoncent. En 1928, la représentation est succès... Mais plus tard certains, se souvenant avec une ironie amère de cette mémorable soirée, et du titre de l'œuvre, voudront y voir une sombre anticipation sur le sort de la Tchécoslovaquie (c'est le cas de

14. « Smetana à Paris », *La Gazette de Prague*, 14 juin 1924.

Josef Kučera, professeur honoraire à l'Institut d'études politiques de Toulouse dans les années quatre-vingt et disparu depuis : pour lui, la « Fiancée vendue », c'était la Tchécoslovaquie !)

Fournol est aussi un promoteur de la littérature tchèque. Il connaît bien le grand écrivain — quasi officiel — de ces années vingt-trente : Karel Čapek, incarnation littéraire de la sagesse mäsarykienne, d'un humanisme à la fois triomphant et inquiet qui ne peut que concorder avec « l'idéologie fournolienne ». Sa pièce la plus connue, *RUR*, est elle aussi sujette aux aléas des goûts d'un public français plus habitué aux classiques ou au théâtre conventionnel d'alors.

« Quelques mois avant le voyage à Paris de Carel (sic) Čapek, le Théâtre des Champs Elysées avait présenté une traduction, qui fut mal comprise, de son *RUR* aujourd'hui célébré dans toute la littérature européenne : c'est dans cette pièce que, dans une évocation du monde futur, il créa le Robot, personnage d'acier à l'intelligence mécanique, dépourvu de sensibilité, corps intelligent et sans âme »¹⁵.

Les histoires de « robots », utilisés par Čapek non à des fins de science-fiction mais à la manière des contes philosophiques de Voltaire, n'ont pas l'heur d'attirer les foules. Fournol, qui n'a pas dû être étranger à la représentation, ou du moins à la publicité qui l'a entourée, s'en attriste tout en se livrant à une exégèse de la pièce.

« La belle pièce de M. Čapek qui avait eu à Londres et en Amérique un grand succès de public, a eu à Paris un succès d'estime littéraire et dramatique... on ne peut pas dire qu'elle ait rassemblé la foule.

La civilisation industrielle me semble être en effet le principal personnage de *RUR*. Elle y apparaît successivement comme triomphante, comme impuissante, et comme accusée... »¹⁶

Fournol se livre alors à une dissertation sur les bienfaits et surtout les méfaits de la dite civilisation, la mentalité anglo-saxonne et le bolchevisme... Décidément, rien ne vaut l'humanisme, la mesure et la modération chères au dramaturge tchèque et à son admirateur. L'industrialisme, la mécanisation des modes de vie et des esprits, ne sont pas les moindres dangers dénoncés par Fournol.

Car notre polygraphe rouergat n'est jamais en mal d'interprétations philosophiques. Cet érudit parfois éclectique se veut aussi

15. E. Fournol, préface à K. Čapek, *Entretiens avec Masaryk*, Paris, Stock, 1936, p. x.

16. « A propos de *RUR* », *La Gazette de Prague*, 17 mai 1924.

moraliste et émet des jugements qui, quoi qu'on puisse aujourd'hui en penser, sont surtout révélateurs de l'homme et de son « idéologie » au sens le plus large. Fournol est un archétype de la pensée républicaine, pénétré des valeurs de la démocratie modérée, rigueur, vertu, mais aussi mesure et sagesse. On a la chance de pouvoir lire sa production dans *L'Europe centrale*. Elle nous éclaire sur sa perception du monde politique de la III^e République triomphante et finissante, et ce témoignage est d'autant plus précieux que Fournol est alors le « spécialiste » chargé d'expliquer la politique française au public tchécoslovaque (en fait un certain public, cultivé et francophone, habitué à fréquenter l'Institut Ernest Denis).

Sous les dehors d'une sagace objectivité, censée n'épargner aucun travers de la classe politique française qu'il présente au public de la revue, on perçoit l'expression d'un républicain radical, attaché somme toute au régime parlementaire malgré quelques critiques incisives de ses mœurs et de ses acteurs. Homme de la gauche modérée, on comprend, à lire ses « Remarques sur le Parti socialiste français »¹⁷ que la SFIO n'est pas son parti de prédilection, ni d'ailleurs, un parti d'avenir ;

« Beaucoup de gens, en France, radicaux et socialistes, pratiquants et cotisants, sont rentiers d'abord, radicaux et socialistes ensuite [...] C'est pourquoi j'ai peu de foi dans la croissance du socialisme français... puisqu'il est dans beaucoup d'esprits français en alliance constante, ancienne, héréditaire, avec le radicalisme des petits artisans... ensuite parce que, pour soutenir un puissant mouvement socialiste, il faut des grandes masses concentrées de travailleurs... »

Mais pour les droites, il est beaucoup plus sévère :

« Les forces financières agissent dans le sens conservateur dans tous les pays du monde : c'est une vérité internationale. C'est l'une des oppositions à la démocratie »¹⁸.

Il classe le « sauveur du franc » parmi les dictateurs :

« Nous connaissons déjà un cas de dictature parlementaire, c'est celle que Raymond Poincaré exerce encore à Paris [...] la dictature parlementaire, cette espèce curieuse de la flore politique de notre temps [...] »¹⁹

17. « Remarques sur la parti socialiste français », *L'Europe centrale*, 19 février 1927.

18. *L'Europe centrale*, 25 décembre 1926.

19. *Ibid.*

Perfide, il rappelle ainsi les effets pervers de la politique du « grand homme » dont le sauvetage monétaire a engorgé les caisses de l'Etat !

Tardieu, dont il loue de la main droite la volonté réformatrice ([...] « Tous ceux qui attendaient de lui un renouvellement de la politique française [...] ont conçu [de son départ] un vif chagrin » [...]) n'est pas épargné par sa main gauche. « Le ministère Tardieu était un gouvernement conservateur. J'entends, sans aucune nuance péjorative, qu'il représentait les grands intérêts économiques du pays... » Voir plus haut !²⁰

Son héros, de toute évidence, se nomme Aristide Briand.

« (Extérieurement) [...] M. Briand continue l'application du programme d'organisation pacifique qui est celui des partis de gauche en France... »²¹
 « Croyant en la paix, croyant en sa mission, croyant à l'avenir heureux de l'humanité ! Sceptique dans sa jeunesse, mystique dans son âge mûr [...] on ne peut pas... le classer parmi les idéologues et les illuminés... »

Cependant, cette admiration se voile de quelques réserves, qui ne sont pas de pure rhétorique :

« Il a renoncé à cinq ou six années d'occupation rhénane, sans compensation, et cela me paraît en effet de peu d'importance relative. Mais il a renoncé à toute organisation spéciale de territoires dangereux de l'Europe, dont la Rhénanie et la Belgique sont les plus importantes, et c'est peut-être plus grave »²².

Fournol le politique est bien dans la « ligne médiane » de la mouvance tchécoslovaque. Ses accents masarykiens, lorsqu'il évoque le mysticisme de Briand, ne sont pas le seul fait de l'hyperbole. L'intellectuel est visiblement imprégné des valeurs de son auguste interlocuteur : on en retrouve des influences (où du moins, des convergences) dans une « étude » « Sur la pensée juive contemporaine »²³. Il s'y fait le gardien des valeurs idéalistes et rationalistes, dont, observe-t-il, les philosophes juifs occidentaux sont, par un curieux cheminement, les derniers défenseurs.

« Julien Benda a écrit des livres retentissants, *Belphegor*, *La trahison des clercs*, plus récemment, *La fin de l'éternel*, pour démontrer que la pensée contemporaine tout entière déraile... »

20. « Essai de classement des dictatures », *L'Europe centrale*, 6 octobre 1928.

21. *L'Europe centrale*, 1^{er} mars 1930.

22. « Aristide Briand, l'ancien sceptique », *L'Europe centrale*, 12 octobre 1929.

23. *L'Europe centrale*, 7 septembre 1929.

« N'est-il pas curieux de se demander si les plus fervents serviteurs du rationalisme hellénique ne sont pas de nos jours les penseurs juifs ? »

« Belle matière à discussion pour les platoniciens attardés dans le monde moderne et qui ont encore le goût des idées ». (Tels Fournol... et Masaryk !)

Un autre signe de ces influences, et/ou de ces convergences, l'intérêt porté par cet « Européen » avant l'heure à la problématique de l'articulation de l'internationalisme et des identités nationales, se révèle dans un article sur une institution, bien oubliée aujourd'hui, mais préfigurant l'UNESCO, la Coopération intellectuelle internationale, de Julien Luchaire.

« [...] Pour une histoire des idées internationales ». « Je ne crois pas qu'on la fasse naître par méthode de concours, primes ou allocation [...] (ce qui ne laisse pas de faire sourire, quand on connaît la participation impénitente de Fournol à ce type de dispositif institutionnel) [...] Je préférerais de beaucoup qu'elle sortît d'un mouvement d'idées qui entraînerait un grand nombre d'hommes cultivés du monde entier... »

« [...] Seulement il faudrait éviter cette funeste idée d'une histoire écrite sans souci des nations... De nos jours, rien ne peut être plus funeste à l'esprit international que le dessein de chasser les nations de l'enseignement historique »²⁴.

Fournol, interprète français de Masaryk ? Il est à noter que c'est au Président-Libérateur, plus qu'à Beneš, qu'il se réfère. (Contrairement à bien de ses compatriotes, à commencer par Louis Eisenmann, il n'a pas consacré d'article ou d'étude spécifique au ministre des Affaires étrangères.) Il est l'un de ses premiers panégyristes en France, notamment dans son article publié dans la *Revue bleue* en 1920.

En bon humaniste, et contribuant en cela à la représentation qui se dessine d'un Masaryk « de République romaine », Fournol compare — avantageusement — Masaryk... à Sylla. (Qui avait exigé que « le peuple lui discernât (sic) le surnom de Faustus : il voulait être appelé : Heureux... »)

« Je le proclame heureux. Car il a vu de ses yeux, mûrir, récolter et rentrer dans les granges de la patrie tchécoslovaque la moisson qu'avec ses disciples il avait semée.

[...] Il y a bien peu de traits communs entre le dictateur L. Cornelius Sylla de qui la puissance ensanglanta la patrie, et l'illustre professeur Masaryk, qui donna à son pays la liberté en même temps que la paix. Je pense toutefois que

24. « La crise de la Coopération intellectuelle », *L'Europe centrale*, 11 octobre 1930.

le premier président de la République tchéco-slovaque mérite, comme le général de la République romaine, qu'on le félicite de son bonheur. »

La qualité d'intellectuel est, pour Fournol, comme pour beaucoup de ses compagnons de route, un gage supplémentaire de valeur politique, et un élément constitutif de l'idéal moderne de l'homme d'Etat :

« Du haut de sa chaire il a tracé son chemin à l'histoire. »

« C'est un trait remarquable de l'indépendance tchécoslovaque, et qui la caractérise entre les autres, que ses auteurs furent d'origine intellectuelle, comme il était naturel au pays de Comenius. Masaryk et Beneš venaient directement de l'université ; Kramář avait déjà, en Europe, la renommée d'un maître de la science politique, et Stefanik était un pur savant [...] »

« L'enseignement qu'il donnait avant-guerre à ses compatriotes et qui s'étendait bien au-delà des limites, alors idéales, de sa patrie, le président Masaryk l'a continué [...] Il l'a résumé dans un livre [...] *L'Europe nouvelle*.

Toutefois, et c'est l'une des constantes du discours pro-masarykien, le réalisme et la solidité viennent appuyer l'idéalisme et la spiritualité :

« Homme d'Etat philosophe, cela ne signifie pas qu'il ait jeté dans le Temps et l'Espace une immense et fragile métaphysique : on appelle aujourd'hui philosophe un homme qui réfléchit ou du moins qui a l'habitude et le goût de la réflexion. Le président Masaryk est donc un esprit réfléchi, ce qui suffit à le distinguer parmi les hommes d'Etat [...] Le président Masaryk réfléchit avant et pendant l'action [...] »²⁵

Il faut souligner l'adhésion, déjà, de Fournol aux grandes lignes de l'idéal masarykien. Il fait dans le texte de 1920 une curieuse objection, qui semble indiquer la voie d'une autre convergence. Au président qui affirme la modernité de la « passion nationale » et qui affirme que « le principe des nationalités est nouveau, moderne » Fournol rétorque :

« [...] je serais presque tenté de chercher au président une respectueuse querelle. »

« Critique légère et toute historique, qui n'engage aucun dissentiment sur ses jugements de politique moderne. » « Au Moyen Age, dit M. Masaryk, l'Europe avait été organisée par l'Eglise, l'Empire et les Etats. Je dirais plus volontiers qu'au Moyen Age, l'Eglise était la seule force internationale connue, et pour cette raison, beaucoup de mouvements nationaux ont pris leur direction contre l'Eglise. Si l'on voulait écrire l'histoire de l'idée de nationalité, il ne faudrait pas négliger l'histoire des hérésies : beaucoup furent l'expression

25. « Les idées politiques du président Masaryk », *La Revue bleue*, mars 1920.

des particularismes nationaux... On vit ainsi des hérésies inspirées par l'esprit national de peuples aujourd'hui disparus : telle au XIII^e siècle cette hérésie des Albigeois [...] »²⁶

Fournol, en 1920, ne peut ignorer qu'en fait, la construction historique du nationalisme tchécoslovaque, surtout du côté des Masarykiens, fait, à la suite de l'historien protestant Palacky, mais de façon encore plus combative et idéologisée à cause de la guerre, une part fondamentale à l'hérésie hussite, anticipation de la Réforme, dans la formation du nationalisme, mais aussi de la tradition démocratique et sociale de la nation tchèque. C'est l'une des motivations qui ont poussé le protestant et républicain Ernest Denis à étudier les Tchèques. Aussi, mettrons-nous cette « objection » sur le compte d'une fausse candeur toute rhétorique. Au contraire, l'intérêt de Fournol pour les hérésies serait peut être l'une des clés de son engagement aux côtés des nouveaux Hussites.

En tous cas, Fournol, qui connaît aussi les Polonais, ne cache pas ses préférences, toujours à propos de Masaryk (comparé à Pilsudski) il caractérise ainsi « l'esprit » de chacun des deux peuples :

Dans *La Vie*, Etienne Fournol écrit : « Les nouveaux Etats devaient d'abord trouver un chef. A Varsovie comme à Prague l'instinct populaire fut admirable et rien n'est plus profondément instructif que le choix des deux nouveaux peuples d'Europe. Varsovie choisit un général et Prague un intellectuel, les choix semblent pénétrer jusqu'aux racines des deux histoires »²⁷.

Si Fournol se réclame de la pensée du maître et s'il est l'un de ses thuriféraires, peut-être même le précurseur de la maigre cohorte des « masarykiens français » (avec le philosophe Daniel Essertier, et Madeleine Vokoun-David, bibliothécaire de l'Institut français de Prague, ainsi que, plus occasionnellement, Emile Fournier-Fabre, auteur en 1927, d'un ouvrage à la gloire du Président-Libérateur),; il n'est pas mécontent, de temps à autre, de tordre le cou à certains clichés et lieux communs qui commencent à se faire jour sur la Tchécoslovaquie.

Ainsi lorsqu'un certain réductionnisme facilité par la distance et les figures écrasantes des pères fondateurs de la République, faisant de l'ombre au reste du paysage politique, donne à croire aux intellectuels français que la Tchécoslovaquie n'est gouvernée que

26. *Ibid.*

27. M.A. Leblond, « Ce que la France aime dans le président Masaryk », *La Gazette de Prague*, 20 octobre 1923.

par des têtes pensantes mûries au soleil de la raison et de la culture universitaire, et lorsqu'il s'aperçoit qu'un passage du livre d'Albert Thibaudet *La République des professeurs*, est consacré à la Tchécoslovaquie, il tempère ce cliché :

« On peut donner, écrit-il, le sens le plus élevé à ce terme de République des professeurs, comme si l'on nommait ainsi la République Tchécoslovaque de Masaryk, elle est vraiment préparée et produite aujourd'hui par des professeurs ». Cette remarque glissée en passant montre combien est puissante sur l'esprit d'un occidental informé le prestige du président Masaryk. Mais sur le rôle des professeurs professionnels, si j'ose dire, dans l'histoire de la République tchécoslovaque, je serais peut-être moins généreux que lui.²⁸

Il n'ignore pas, en effet, que la République, en dehors de Beneš, Masaryk, et de quelques universitaires comme Kamil Krofta, est surtout dirigée par une classe politique « professionnelle » venue de la bourgeoisie rurale et urbaine, représentant souvent des intérêts catégoriels, et rompue aux pratiques parlementaires byzantines de l'Empire défunt.

Dans une autre optique, mais toujours à des fins démystificatrices, il égratigne l'un des plus anciens poncifs de la tchécophilie d'avant-guerre, qui consistait à rendre en toute occasion un hommage public au roi Jean « l'Aveugle » de Luxembourg, roi de Bohême, père du grand Charles IV, venu mourir « pour la France » à la bataille de Crécy. Dans sa préface aux *Entretiens* de Čapek et Masaryk, il ridiculise cette survivance, surtout destinée à masquer l'ignorance des officiels français en mal de matière pour leur discours... et de nouvelles plus fraîches sur les pays tchèques.

« Cet épisode était en vérité le seul que connussent nos lyriques compatriotes. Aussi Čapek l'entendit-il célébrer à quarante éditions par jour, matin et soir. Or ce roi, fanatique de chevalerie, n'allait guère en Bohême que pour y lever des subsides [...] le grand homme de la famille, c'est son fils, Charles IV [...] admirable précurseur de Masaryk et de Benes !

Mais ce grand Charles IV dépassait les connaissances tchèques de nos orateurs de banquets »²⁹.

Ce souci de dépoussiérer les relations franco-tchécoslovaques, de leur donner davantage d'actualité et, partant, d'authenticité, ainsi qu'un contenu idéologique plus « moderne » qu'on devine ai-

28. E. Fournol, « La politique des professeurs », *L'Europe centrale*, 21 janvier 1928.

29. E. Fournol, « Préface... », *op. cit.*, p. IX.

sément, est aussi l'une des marques de l'esprit et du militantisme de Fournol.

La fin de sa vie, qui se confond avec les années sombres, est sans doute amère. Ses dernières chroniques, après 1934, montrent l'incompréhension générale du monde qui se dessine et de la menace qui se précise. A lui, pour qui un « dictateur » était avant tout un général romain, l'émergence et la montée en puissance des totalitarismes, et surtout celui qui enserre bientôt la Tchécoslovaquie, semblent aussi aberrantes qu'effrayantes. On devine comment une telle régression, sous les formes qu'il a toujours combattues comme celles d'un passé révolu, a pu hanter son esprit, formé à l'humanisme des Lumières.

De la France, il se voit contraint de commenter — toujours d'un ton distancié — des nouvelles dont il sait qu'elles font la désolation de ses petits alliés, perdant chaque jour confiance : 6 février 1934, attentat de Marseille contre Alexandre 1^{er} de Yougoslavie, reculade rhénane, échec d'un Front populaire qu'il comprend mal, divisions, impuissance, renoncements. Malade depuis quelques années, il a le temps de voir la mort d'Eisenmann, de Masaryk, puis la catastrophe qui, comme plus d'un, l'affecte profondément.

« [...] Ce Languedocien à la tête bien construite, au regard chaud, au sourire fin et charmant nous a quittés le 25 avril 1940 [...] vaincu [...] par une maladie dont les événements de Munich avaient précipité la marche [...] »

« La reconstruction de l'Europe centrale, dont il avait été l'un des ouvriers, était la tâche qui lui tenait le plus à cœur. La mort l'a frappé assez tard pour qu'il ait été le témoin de sa ruine momentanée, trop tôt pour qu'il eût la joie de voir un jour les nations alliées réparer cette ruine » (Mazon écrit en 1946, période où règne encore un certain optimisme quant à l'Europe centrale)³⁰.

Pour l'historien, le rôle et le carrière de Fournol restent à approfondir par une étude spécifique. En attendant cette monographie, on peut d'ores et déjà situer l'Aveyronnais polyvalent et polygraphe à sa véritable place dans le « dispositif » de la tchécophilie française : intercesseur et relais du maître du Hrad au sein d'un monde politique français assez peu réceptif, interface politicien et notamment parlementaire des hommes de Prague, il occupe une position aussi centrale qu'originale. Pas seulement politique, ni tout à fait universitaire, il est par ailleurs représentatif d'une partie des élites républicaines mues par une haute idée de leur tâche, et un

30. A. Mazon, « Nécrologie », *op. cit.*, p. 285.

idéalisme qui a pour corollaire la culture, l'éducation humaniste, érudite et parfois — pour le lecteur d'aujourd'hui — quelque peu surannée, mais dont la valeur formatrice est revendiquée à des fins morales. Homme « de progrès » et « de raison », il est exemplaire de la rencontre, à l'aube d'un siècle tragique, de la France républicaine et d'une « certaine idée » de la Tchécoslovaquie.

*Université de Paris X Nanterre,
Séminaire d'histoire contemporaine*

BIBLIOGRAPHIE

LACAZE, Yvon. 1991. *L'opinion publique française et la crise de Munich*, Berne, Peter Lang.

LEGER, Louis. 1911. *La renaissance tchèque au XIX^e siècle*, Paris, Felix Alcan. Intéressant sur la méconnaissance du public français face aux questions d'Europe centrale.

LEVÉE, Madeleine. 1936. *Les précurseurs de l'indépendance tchécoslovaque à Paris*, Paris, Payot. Ouvrage très tendancieux, reflétant la rancœur des dirigeants de la colonie tchèque de Paris contre Masaryk, mais document irremplaçable sur cette période.

MARÈS, Antoine. 1974. *Le séjour d'Edouard Beneš en France 1915-1919*, thèse, université de Paris I.

MAUKSCH, Mary. 1973. *L'indépendance tchécoslovaque et la position de la France pendant la Première Guerre mondiale*, thèse université de Paris IV.

VLCEK, Ivo. 1971. *La France et les pays tchèques de 1871 à 1914*, thèse, Institut européen de Strasbourg.

Ces ouvrages généraux contiennent quelques allusions à Fournol et valent surtout pour l'ensemble de la question franco-tchèque.

Sur Fournol lui-même, il n'existe aucune synthèse récente. Monsieur Motet, des Archives départementales de l'Aveyron, m'a cependant signalé l'ouvrage d'un de ses contemporains : Jaudon, *Portraits de la III^e République. Un républicain du Sud-Aveyron*, s.d.

D'Etienne Fournol sont conservés à l'Institut d'études slaves l'article de la *Revue bleue* « Les idées politiques du président Masaryk » et la préface aux *Entretiens avec Masaryk* de Karel Čapek.

STRUČNÝ PŘEHLED

Etienne Fournol, narozen roku 1871 v Saint-Affrique (Aveyron) je jednou z francouzských osobností, které pomohly československému znovu zrození. Narozen v republikánské rodině, studuje právo a zahajuje svou politickou kariéru jako poslanec zvolený roku 1900. Během první světové války je členem ministerstva zaharaničních věcí, stává se přítelem Masaryka a spisovatele Karla Čapka a po válce se aktivně účastní na rozvoji československých vztahů.

SLOVA-KLÍČE

Etienne Fournol ; 3. republika ; zahranične veči ; československý nový roskvět.

Traduction tchèque d'Andrea Kuncová

ABSTRACT

Etienne Fournol, born in 1871 in Saint-Affrique (Aveyron) is one of the representative influential persons involved in French support to the Czechoslovak nationalists. Most interesting is his contribution to knowledge and help to the peoples of Middle Europe, and precisely the Czech. He began before war, publishing some feature articles against Austria. Then, in 1914-1915, at the Ministry of Foreign Affairs, he had talks with the leaders of the Czech National Council. He became a friend of Masaryk and of the writer Karel Čapek. After independence and during the years of the First Czechoslovak Republic, he took part in all organizations, projects and reviews involved in the French-Czechoslovak relationship. He died in 1940, after the collapse of Munich.

KEY WORDS

3-d Republic in France ; Czechoslovak independance and First Republic.

RESUMIT

Estève Fornòl, nascut en 1871 a Sant-Africa (Avairon) es una de las personalitats francesa qu'an ajudat al reviscòl checoeslovac. Nascut dins una familha republicana, fa estudis de dreit e entrepreu una carrièra politica coma deputat elegit en 1909. Penent la Prumièra guèrra mondiala es membre del Ministèri dels afars estrangiers ; ven amic de Masaryk e de l'escrivan Karel Čapek e preu una part activa, aprèp la guèrra, al desvolopament de las relacions franco-checoeslovacas.

MOTS CLAUS

Estève Fornòl ; 3-a Republica ; Afars estrangiers ; reviscòl checoeslovac.

Traduction occitane de Philippe Carbonne